

L'Enfer, c'est les algorithmes

Hell is algorithms

* Limane Rafik

Université de Jijel (Algérie)
University of Jijel (Algeria)
rafik.limane@univ-jijel.dz

d/dep: 15/03/2025

d/ acc: 10/05/2025

d/ pub: 02/06/2025

Résumé :

L'identité est une construction relationnelle, elle se forme et évolue dépendamment de nos interactions et nos relations avec notre entourage. Elle n'est pas innée. Sa construction et son évolution sont le résultat d'une interaction complexe entre facteurs internes et externes s'influençant réciproquement. Or, étant être social, *l'Autre* joue un rôle crucial dans la construction de *Soi*.

Notre article s'interroge sur la construction de l'identité dans cette société de l'image, où les interactions et les relations sociales sont virtuelles.

Mots-clés: identité numérique, présentation de soi, faux self, stéréotype identitaire, extimité.

Abstract:

Identity is a relational construction, formed and evolved through our interactions and relationships with those around us. It is not innate. Its construction and evolution are the result of a complex interaction between internal and external factors that mutually influence each other. As social beings, the Other plays a crucial role in the construction of the "Self".

Our article questions the construction of identity in this society of the image, where interactions and social relationships are virtual.

Keywords: digital identity, self-presentation, false self, identity stereotype, extimacy.



Introduction

Dans le monde réel, les interactions entre les individus exigent une présence physique et les rencontres favorisent l'établissement d'une connexion humaine authentique. Nos visages, nos comportements, nos réactions, nos expressions faciales et les nuances de la voix facilitent la communication en permettant la compréhension des messages échangés : ils compensent les lacunes

* Limane Rafik.: rafik.limane@univ-jijel.dz

langagières. De nos rencontres, nous construisons l'image de *l'Autre* ; elle nous est livrée directement sans intermédiaire. En revanche, dans le monde virtuel, l'image de *l'Autre*, le plus souvent anonyme, potentiellement multiple, fabriquée et fausse, nous est livrée par l'intermédiaire de l'écran. En rencontrant *l'Autre*, nous tenterons de le représenter et de projeter une image sur lui.

Dans l'image de *l'Autre*, nous cherchons notre propre image. Cette image de soi est une composante de l'identité. La manière de se représenter influence la construction et l'expression de notre identité, parce que « le moi se constituerait donc en premier lieu dans l'altérité, dans l'image de soi que les autres nous renvoient » (Nicolas Quérini, 2016). Si nos images en ligne ne sont forcément pas représentatives, si le regard de *l'Autre* se réfère aux illusions de nos images fabriquées et médiatisées, comment l'identité se construit-elle dans le monde de l'écran, dans une « société de l'image » (Nicole Aubert et Claudine Haroche, 2013), où nos interactions, nos expériences et nos références sont principalement virtuelles ? Comment construire l'image de l'Autre à l'ère du numérique ?

La construction identitaire dans le monde réel

A l'âge de sept ans, l'enfant entouré par des gens capables de verbaliser leurs états internes et externes, acquiert une « capacité de mentalisation » (Jean-François Gravouil, 2015), dont le langage joue le grand rôle dans son acquisition. Verbaliser son état intérieur et extérieur, c'est être capable de se représenter par des mots. C'est de cette capacité que l'identité puisse se construire. Or, sans interaction, l'homme ne peut construire une identité. Se donner une identité, c'est pouvoir se penser par rapport à ce qui nous entoure et être conscient de la réalité que nous vivons. Construire son identité nécessite donc une interaction avec *l'Autre*, qui a sa propre conscience de soi et du monde auquel j'appartiens. Or, chacun est unique dans ses expériences, dans sa perception de soi et dans ses relations avec son entourage. Cette perception de soi-même ne correspond pas à celle que *l'Autre* a de moi.

Sartre, dans son œuvre *L'être et le néant*, a écrit : « [...] j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. [...] je suis mis en demeure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c'est comme un objet que j'apparais à autrui » (Sartre, 1943). Sartre a honte de ce qu'il est dans la conscience de *l'Autre*. Or, il n'a jamais honte seul. C'est la conscience qui le regarde qui le transforme de l'intérieur. Être dans ce monde, c'est être un « objet » dans la conscience de l'autre, qui me perçoit de sa propre manière, souvent différente de celle dont je me perçois. Ce regard de *l'Autre* est indispensable pour la connaissance de soi. Car notre perception de soi est subjective, il a besoin de l'intersubjectivité comme source de reconnaissance. C'est à travers cette conscience de *l'Autre* que je prenne distance de moi-même pour mieux me connaître : elle me permet de projeter un regard extérieur sur moi-même. Se connaître passe inéluctablement

par intermédiaire de *L'Autre* : son jugement et son regard me sont indispensables pour me construire en tant qu'un individu identifiable.

Dans le passage qui suit, Edgar Morin illustre notre rapport au monde qui nous entoure et son rôle dans la construction de l'individu :

Toute société humaine engendre sa noosphère, sphère des choses de l'esprit, savoirs, croyances, mythes, légendes, idées, où des êtres nés de l'esprit, génies, dieux, idées forces, ont pris vie à partir de la croyance et de la foi. La noosphère, milieu conducteur et messenger de l'esprit humain, nous fait communiquer avec le monde tout en faisant écran entre nous et le monde. (Edgar Morin 2001, cité par Jean-Paul Matot, 2010)

Sartre nous invite à nous libérer du regard d'autrui. Ce regard qui peut être simpliste et réducteur nous empêchant d'être ce qui nous sommes réellement ou devenir ce qui nous pourrions être. Cet appel sartrien à la libération de soi de cette charge psychologique est une reconnaissance de la complexité de l'identité humaine et son caractère évolutif. Cette complexité dont parle l'Anthropologue Edgar Morin qui nous appelle à explorer toujours l'envers et l'endroit de la chose, de l'événement ou de l'objet regardé pour que nous puissions le saisir dans ses dimensions multiples et ne jamais nous satisfaire d'un seul angle de vision. Or, pour Sartre et pour Edgar Morin, la réalité est complexe et le regard est trompeur.

L'identité se façonne au fil des interactions sociales : elle se forge à travers les normes et les valeurs sociétales. Elle se manifeste dans les pratiques sociales et par les représentations des objets et du monde que partage une société donnée. Elle est donc évolutive dépendamment de l'évolution de la société. Elle en découle et évolue avec. Une identité sociale est la matérialisation d'une volonté d'être qui exige une connaissance de ce que nous sommes et une conscience de ce qui nous entoure. La matérialisation d'une volonté d'être est la réalisation d'un projet social. Une identité sociale est un processus de synchronisation d'une volonté d'être individuelle, devenue collective, et un héritage identitaire se composant de projets sociaux. Or, l'identité sociale est un « produit-produit » : c'est le résultat d'un projet social qui produira une autre identité. Le processus de « déconstruction-construction » de l'identité, expliquant son dynamisme, reflète la façon dont le sujet individuel se constitue comme sujet social en réconciliant son vouloir-être et ses convictions héritées de son entourage. (Alfredo Guerrero Tapia, 2008)

Vivre dans le monde exige le développement d'un « faux self » qui nous aide à nous assumer autant que nous sommes dans la perception de cette conscience pour nous échapper à sa pression. Or, nous emprisonnons notre self dans le faux self pour le protéger. (Jean-François Gravouil, 2015)

S'apercevoir en tant qu'individu distinct des autres, reconnaître sa place dans le monde et dans la société et être conscient de ses propres caractéristiques, croyances, expériences et valeurs sont des références permettant à l'identité de se

construire. Mais, « Le moi se constituerait donc en premier lieu dans l'altérité, dans l'image de soi que les autres nous renvoient ». Or, la représentation que l'on a de soi est dépendante du regard d'autrui. (Nicolas Quérini, 2016)

Nous ne pouvons point nier le rôle que joue la société dans la construction de l'individu : elle nous donne un langage pour penser, parce que « c'est dans les mots que nous pensons » disait Hegel ; elle nous donne une culture pour vivre et une identité pour exister. Or, sans l'*Autre*, le *Soi* n'existe pas parce que :

[...] les autres sont au fond ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes pour notre propre connaissance de nous-mêmes. Quand nous pensons sur nous, quand nous essayons de nous connaître au fond, nous usons ses connaissances que les autres ont déjà sur nous. Nous nous jugeons avec les moyens que les autres ont, nous ont donné de nous juger (julien Green, 2023)

L'identité en se référant à la perception de *Soi*, qui est le résultat de la réflexion et d'une conscience de soi et de son entourage, résiste aux changements instantanés, parce qu'elle fait référence au durable et à « la matrice des représentations du champ, MRC ». (Jean-François Gravouil, 2015).

Faute d'être conscient de soi, faute d'être en interaction avec les autres et avec le monde et l'incapacité de se procurer une place dans ce monde nourrissent un sentiment d'isolement et d'insatisfaction, créant ainsi ce que le psychologue Fritz Perls nomme « vide existentiel », en le définissant étant « une perte de sens, une difficulté à opérer des choix de vie significatifs et à trouver des raisons de vivre... » (Eudes Séméria, 2018).

Ce vide existentiel fait obstacle à la construction d'une identité faute de pouvoir se référer à des représentations stables de soi et du monde. Ne pas pouvoir construire son *self*, ne pas pouvoir s'identifier en tant qu'une singularité, oblige le sujet de s'identifier à une identité extérieure clairement définie pour se faire un *self* qui se réfère à une « MRC d'emprunt sur un fond vide » (Jean-François Gravouil, 2015).

A force de vouloir intérioriser les images que les autres nous renvoient, souvent en rapport paradoxal avec nos perceptions de nous-mêmes, à force de vouloir, à tout prix, garder l'image que les autres ont de nous, à force de s'adapter aux attentes d'autrui, nous perdrons la capacité d'être nous-même, et « c'est une mort vivante que d'être entouré par le souci perpétuel de jugements ». (Julien Green, 1990)

La pièce huis clos de Sartre illustre notre rapport à l'*Autre*, qui oscille entre besoin et menace : paradoxalement, l'*Autre* me donne existence, par l'estime et la reconnaissance, et me menace : son regard m'aide à me construire et potentiellement m'encroûter dans ma construction par ces jugements, mais une fois s'incruster dans l'image de soi, que l'autre me fabrique, j'aurai besoin de son

regard pour me sentir moi-même. D'où la fameuse formule Sartrienne : « Nous ne sommes-nous qu'aux yeux des autres et c'est à partir du regard des autres que nous nous assumons comme nous-mêmes ».

A l'époque Sartrienne, où les rencontres étaient physiques et le regard de l'*Autre nous* était livré sans intermédiaire, nous étions contraints de façonner une seule identité prisonnière de regards externes ; nous étions obligés de maintenir l'image que l'*Autre* se fait de nous-mêmes chaque fois que nous le rencontrions ; notre comportement vis-à-vis de l'*Autre* nous était dicté par l'image que nous avions fait de lui. A l'ère du numérique, où nos échanges, nos rencontres et nos interactions sont faits à distance moyennant l'écran, le regard de l'*Autre* n'est plus directe et clair et perd de son autorité ; cette distance entre les individus leur donne plus de liberté lors de l'interaction ; l'écran permet la construction multiple de l'image de soi à livrer à l'*Autre*.

Alors comment construire notre identité dans une époque où les frontières entre réalité et fiction sont devenues floues ?

La construction identitaire dans le monde virtuel

Tout utilisateur des réseaux sociaux, désireux et soucieux de tisser des relations et des rencontres virtuelles, doit posséder un profil, qui l'identifie et le rend membre d'une communauté d'internautes. Julie Denouël qualifie la page personnelle d'« intrapersonnelle, interpersonnelle et dynamique » (Julie Denouël, 2011, p.76) : elle est intrapersonnelle, parce qu'elle est un espace où l'individu s'expose volontairement, sans être identifié réellement, parce qu'il a le choix de la manière de se représenter, offert par la possibilité d'une configuration de cette page avec des paramètres de confidentialité permettant de gérer sa visibilité, choisir et limiter ces interactions ; elle est interpersonnelle, offrant la possibilité d'une interaction et d'un échange ; elle dynamique parce que nous pouvons l'enrichir et réactualiser volontairement selon nos besoins et nos préférences.

Ces caractéristiques de la page personnelle, la multiplicité des plateformes de médias sociaux et des espaces virtuels, qui facilitent une exposition de soi en ligne, potentiellement plurielle et fragmentée : nous pouvons, en changeant notre profil, permettre la création de plusieurs « autre soi » sur la même plateforme, sans la crainte d'être identifié.

Pour Judith Donath, le pseudonyme, la présentation - plurielle et fragmentée - de soi en ligne dénote d'une volonté de s'échapper à soi et se voiler en créant un « autre soi » adapté aux attentes des interlocuteurs ou identifié à l'un des membres de la communauté à laquelle il souhaite s'intégrer. (Julie Denouël, 2011).

L'homme dans le monde réel, conscient de sa représentation de soi et de sa place dans ce monde, a le sentiment d'exister, un « sentiment d'être soi correspond au vrai self » (Rémi Bailly, 2001). Soucieux d'être conforme aux

règles sociales, le sujet individuel invente un « faux self » pour protéger son «vari self» de la pression de son entourage. Il en va de même, dans le monde virtuel, Ce « autre soi» en ligne, créé consciemment, aurait pour but d'adapter l'image de « soi » pour qu'elle réponde le mieux aux exigences et attentes de la communauté virtuelle à laquelle il souhaite s'intégrer, afin de s'échapper à sa pression.

Alors que Dominique Cardon prend la représentation par pseudonyme et la distribution de soi sur plusieurs plateformes pour un désir de se dévoiler et s'exposer pleinement, profitant de l'anonymat qu'offre la configuration des paramètres de confidentialité : l'utilisateur peut s'extérioriser et s'exposer sans être identifié réellement. (Julie Denouël, 2011).

Cette envie de se dévoiler en anonymat, de communiquer virtuellement son intérieur avec des internautes anonymes ou identifiés, cette « extimité » (Serge Tisseron,2006) trouve sa source dans le besoin d'enrichir son intimité, en dialoguant et en dévoilant ses incertitudes intérieures dans le but de les évaluer, par conséquent, les valider ou les corriger. Cela exige un renouvellement de soi pour s'adapter aux attentes de ceux avec qui on dialogue

Ce « désir d'*extimité* est inséparable d'une prise de risque : la valeur de ce qui est montré n'est jamais connue et c'est par le retour des autres qu'il est appelé à en prendre. » (Serge Tisseron, 2022)

Nous évaluons nos représentations de nous-même et celles des objets en les confrontant avec les représentations qu'en font les individus avec qui nous tissons une relation d'empathie « extimisante » (Serge Tisseron,2011) , en leur reconnaissant la potentialité de connaître notre « vrai self » et de nous le faire connaître. Or, nous nous cherchons dans leur regard et leurs représentations de nous- mêmes.

La création d'une page personnelle, d'un blog ou d'un profil pour se rendre visible incarnent le mieux le désir d'extimité : alors que les utilisateurs des plateformes des médias sociaux, ayant le choix d'interagir et d'échanger avec leurs interlocuteurs sans se dévoiler, préfèrent la visibilité. Une étude, réalisée par R. Gross et A. Acquisti, montre que « sur Flickr, 69 % des photos publiées sont rendues publiques par leur utilisateur [...] 61 % des utilisateurs de Facebook et 55 % des membres de Friendster se rendent visibles à tous ». (Dominique Cardon, 2009) .Tel constat confirme et corrobore le postulat prenant la « visibilité en tant que critère ontologique fondamental pour l'existence du sujet ». (Serge Tisseron, 2011, p.83).

Tisseron et Cardon se rejoignent sur l'exposition de soi comme témoignage de l'existence, sans nier le potentiel risque, pris volontiers par les exposants de soi, d'être mal jugés et perçus. Un risque que Cardon prenne le choix de l'anonymat du profil pour échappatoire. Ils sont unanimes sur l'objectif et la finalité de cette pratique, la reconnaissance ou le jugement : l'une pour

s'estimer, l'autre pour se corriger. Sauf que ces deux théoriciens n'ont pas évoqué la part de la machine dans la composition de l'image de soi à exposer.

Les internautes qui se rendent visibles et présents, pour se sentir existants, sont désormais exposés quasi intégralement aux regards d'autrui, auprès duquel ils souhaitent l'estime et la reconnaissance. Or, on s'emprisonne dans ce regard par désir de recevoir de la valorisation et de l'approbation. Ce paradoxe résumerait le mieux la formule sartrienne : « l'Enfer, c'est les autres ». Parce que dans cette quête de la reconnaissance et de l'estime, nous cessons d'être nous-mêmes et nous nous fatiguons par la construction d'un « autre soi » qui souvent conforme aux attentes de ceux qui nous regardent.

Les internautes, « devenus des acteurs de la construction de leur propre prison spéculaire et panoptique. » (Serge Tisseron, 2011) sont semblables aux personnages Sartriens dans Huis clos, qui se trouvent condamnés à vivre éternellement ensemble, enfermés dans une pièce, exposés mutuellement à leurs regards. Ils sont condamnés à s'emprisonner dans leurs images et leurs représentations de soi, fabriquées et façonnées par le regard d'autrui.

La situation dans laquelle se trouvent les personnages dans la pièce théâtrale Sartrienne Huis clos exprime le paradoxe du désir de la visibilité : nous avons besoin de *l'Autre* pour exister, pour construire notre identité et notre estime de soi, mais cet *Autre* nous emprisonne, par le poids de son regard, dans une image qui ne nous présente pas. Ainsi, les personnages Sartriens vivent impérativement ensemble, parce qu'ils ont besoin l'un de l'autre pour conserver leurs présentations de soi, mais leur confrontation éternelle aux regards l'empêche d'être ce qu'ils sont réellement, d'où la sensation d'enfermement psychologique exprimée verbalement par le personnage Garcin : « l'Enfer, c'est les autres ».

Un désir de visibilité est une recherche de la reconnaissance, de la valorisation et de l'estime. Or, nous nous exposons pour être jugés et appréciés. Pour ce faire, nous devons nous présenter incessamment. Or, L'autoprésentation dans le monde virtuel n'est jamais représentative : elle est « Co-construite » (Serge Tisseron, 2011) par l'utilisateur et les algorithmes. Or, elle est partielle. Son caractère partiel vient d'une tendance d'homogénéisation des utilisateurs, due au fonctionnement des systèmes calculateurs : la classification et la catégorisation des utilisateurs sont inhérentes au traitement des données, dont les signes de représentations, que nous fournissons lors de l'inscription sur les plateformes de médias sociaux, en guise de visibilité, font partie.

Dans un monde envahi par les écrans, où les interfaces remplacent les miroirs, où nous nous habituons de se voir sur l'écran, notre rapport à nos propres images change, parce que cette « société de l'image » enivrée et possédée par le désir de s'exposer, une société « qui met le monde sur écrans, prend l'écran

pour le monde et se prend elle-même pour ce qu'elle a mis sur l'écran ». (Nicole Aubert Claudine Haroche, 2013, p.25)

Les plateformes relationnelles et les réseaux sociaux deviennent un espace permettant l'exportation des identités multiples : WhatsApp et Face book sont des moyens efficaces à ceux qui veulent tester plusieurs profils et façonner plusieurs identités leur permettant la conformité aux attentes des communautés souhaitant y faire membres. Ces communautés exigent souvent une certaines façons d'être et de faire et refusant toute transgression de ses règles.

Cette multiplicité des identités, de représentations de soi risquerait de créer le « vide existentiel » (Eudes Séméria,2018), qui prive le sujet individuel de sa vraie identité ou son « vrai self », parce que « la représentation de soi, se réfère à la présentation de soi en ligne » (Goffman, 1974), se constitue non seulement des informations fournies par l'utilisateur, mais aussi par celles fournies par d'autres utilisateurs en interaction avec lui, ainsi que celles que le système informatique capte, en calculant ses traces laissées.(Fanny Georges,2011)

Pour s'inscrire sur les plateformes de médias sociaux, on nous demande de remplir des formulaires d'identification simpliste, qui ne peut refléter la complexité identitaire de l'utilisateur, mais qui tend à le classer en des catégories préétablies. La captation des traces, par des algorithmes, enrichit notre identité numérique et raffine notre classification, sans se contenter des informations fournies par l'utilisateur. Selon notre identité numérique, les algorithmes anticipent nos comportements et saisissent nos penchants. Dès lors, ils adaptent l'information à nous fournir selon nos besoins : ils nous suggèrent des amitiés sur Facebook, des films à regarder sur Netflix... conformes à nos attentes.

L'emprise du numérique sur la « société de l'image », tend à raboter les différences et gommer les singularités par un processus « d'homogénéisation sociotechnique » (Fanny Georges, 2011). En somme, ce processus rend l'identité numérique un stéréotype identitaire tridimensionnel : il est social, cognitif et technique.

Ces trois démentions correspondent aux trois composantes constituant l'identité numérique : l'identité déclarative, l'identité agissante et l'identité calculée. (Fanny Georges, 2011). Cette composition triptyque de l'identité numérique, toujours en construction, révèle l'emprise du numérique sur la construction de notre identité personnelle : la représentation de soi se réfère à la présentation de soi en ligne. Cette représentations qui « tend à prendre une dominante agissante et calculée. »(Fanny Georges, 2011, p.40).

Les utilisateurs des plateformes et des pages personnelles tiennent un rapport paradoxal avec les algorithmes : d'une part, ils leur permettent la visibilité et la présence dans ce monde virtuel, donc ils leur confèrent une

existence ; d'autre part, en leur attribuant une identité numérique et en en faisant des stéréotypes identitaires, tendant à les rassembler avec leurs paires, ils les privent de la confrontation de leur différence, les emprisonnent dans une singularité calculée, en créant « des bulles de filtres » pour personnaliser les contenus fournis dépendamment de leurs identités numériques fabriquées et façonnées quasi-intégralement par ces algorithmes.

Nous pourrions ainsi qualifier ce rapport d'infernal.

Conclusion

Dans notre monde réel, la rencontre avec *l'Autre* est physique, authentique et limitée dans par l'espace. Notre identité se construit en se référant aux repères réels, dont *l'Autre* fait partie. Or, être conscient de son entourage, c'est pouvoir représenter *l'Autre* en lui attribuant une image, c'est en faire un objet. Paradoxalement, se présenter nécessite le jugement et la reconnaissance de cet *Autre* : il est à la fois objet et conscience.

Dans notre monde régit et gouverné par le numérique, les repères traditionnels, permettant l'ancrage dans un monde matériel, qui structurent et gouvernent nos désirs, sont devenus flous, imprécis, flexibles et malléables, créant ainsi une confusion entre réalité et fiction. Dans tel monde virtuel, permettant de tester impunément des identités multiplies, en atténuant les conséquences de telle action, l'individu, pour construire son identité, se réfère inéluctablement aux identités calculées par des algorithmes, qui tendent à nous classer, catégoriser, et nous impressionner avec nos semblables.

L'existentialisme Sartrien est une mise en garde contre l'auto-emprisonnement dans le regard de *l'Autre* qui lui-même prisonnier dans notre regard. Cette réciprocité nuisible du regard doit être combattue. Or, le seul moyen de faire face à ce potentiel, paradoxalement nécessaire et nuisible, serait d'avoir un regard complexe me permettant de connaître *l'Autre* dans sa complexité et de le comprendre dans son ambiguïté, partant, me connaître réellement. A l'ère du numérique, nous avons besoin d'un nouvel existentialisme qui nous incite à appréhender le fonctionnement des algorithmes et nous met en garde contre un certain *déterminisme* dont les victimes sont les utilisateurs naïves du numérique qui nous cantonne dans des stéréotypes réduisant ainsi notre complexité aux images simplistes. Ce nouvel existentialisme doit nous libérer de l'autorité des algorithmes qui façonnent nos identités et bornent les limites de notre perception.

Somme toute, l'Enfer, n'est plus les autres : l'Enfer, c'est les algorithmes.

Bibliographie

- J.P Sartre. (1943). L'Etre et le Néant (3e partie, I, 1). Gallimard.
- Serge Tisseron. (2022). Vivre dans les nouveaux mondes virtuels: Concilier empathie et numérique. Dunod.

- Aubert, N. et Haroche, C. (2011). Être visible pour exister : l'injonction à la visibilité. Dans N. Aubert et C. Haroche Les tyrannies de la visibilité : Être visible pour exister ? (p. 7-22). Érès.
<https://doi.org/10.3917/eres.auber.2011.01.0007>.
- Jean-François Gravouil. (2015). l'identité une construction relationnelle. Cahiers de Gestalt-thérapie, 2 (N° 35), pages 23 à 34 Édition collège européen de gestalt thérapie.
- Jean-Paul Matot. (2010). Des gènes à la culture, le fil de soi. Cahiers de psychologie clinique ,1 (n° 34), pages 252 Éditions De Boeck Supérieur.
- Alfredo Guerrero Tapia. (2008). Volonté d'être dans la construction des projets sociaux : éléments constitutifs de l'identité, subjectivité et sens Connexions,1 (n° 89). <https://shs-cairn-info.snd11.arn.dz/revue-connexions-2008-1?lang=fr>.
- Nicolas Quérini. (2018). Deviens ce que tu es. Les Cahiers philosophiques de Strasbourg (40). DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.354>
- Eudes Séméria. (2018). Psychothérapies et sens de la vie. Le Journal des psychologues, 2 (n° 354). <https://shs-cairn-info.snd11.arn.dz/revue-le-journal-des-psychologues-2018-2?lang=fr>
- Julie Denouël. (2011). Identité. Communications ,1 (n° 88), page p76 .DOI :10.3917/commu.088.0075
- Winnicott Rémi Bailly(2001).Le jeu dans l'œuvre de D.W.Enfances & Psy, 3 (15). <https://www.cairn-info/revue-enfances-et-psy-2001-3.htm>
- Serge Tisseron. (2006). Les nouveaux enjeux du narcissisme. Adolescence ,3 (n°3).DOI :10.3917/ado.057.0603
- Serge Tisseron. (2011). Intimité et extimité. Communications ,1 (n° 88). <https://doi.org/10.3917/commu.088.0083>.
- Dominique Cardon. (2009). L'identité comme stratégie relationnelle. Hermès, 1 (n° 53). <https://doi.org/10.4267/2042/31477>
- Fanny Georges (2011). L'identité numérique sous emprise culturelle, De l'expression de soi à sa standardisation, Les Cahiers du numérique ,7(1) DOI :10.3166/lcn.7.1.31-48
- Julien Green Journal. (1990). Huis Clos de Jean-Paul Sartre, La Naissance de Huis Clos par Jean-Paul Sartre. alalautre. <http://www.alalautre.com/sartre-oeuvres-huis-clos.php>